

Voïna Commandos choc

ITINÉRAIRE. Son nom, Voïna, veut dire « guerre » en russe. Son art est aussi sale et violent que la corruption et l'autoritarisme qu'il dénonce. Retour sur l'action d'un collectif traqué, mais à la rage intacte.

Farouches opposants au régime autoritaire de Vladimir Poutine, Voïna – « guerre » en russe – part à l'assaut pour réveiller les consciences assoupies depuis trop longtemps. Pour pallier le silence des pantoufles, Oleg Vorotnikov, son épouse Natalia Sokol, partent en guerre en 2006. Alors étudiants en philosophie, ils sont rejoint par d'autres activistes dont Nadia (Nadejda Tolokonnikova), l'une des Pussy Riot (groupe de rock contestataire) embastillée pour avoir entonné une prière punk sur l'autel de la principale cathédrale de Moscou.

Le fracas fondateur. Le 25 juin 2006 à Saint-Petersbourg, Oleg, Natalia, Alexey Plutser-Sarno et d'autres étudiants décident de dénon-

cer le conformisme d'une exposition baptisée Les Actions militantes. Leur intervention est un véritable attentat : tout est quasiment détruit. Voïna naît avec fracas, dans le bruit et la fureur. Deux composantes essentielles de ses actions.

La vie en marge. « Si tu peux ne pas utiliser de l'argent, tu le fais ; si tu peux voler, tu voles ; si tu peux frauder, tu fraudes. Il faut sortir du quotidien, être à la marge et radical. À partir du moment où tu participes à une action de Voïna, tu es membre du collectif à vie, sauf si tu trahis les principes », explique dans une interview Ksenia, une activiste qui a rejoint le groupe en 2008, à l'occasion des gigantesques manifestations étudiantes qui suivent la fermeture

«Voïna Wanted», une action pour défendre Oleg Vorotnikov, alors emprisonné. Ici, la banderole est déployée sur un pont de Prague en 2011.



Nadejda Tolokonnikova, membre de Voïna et icône des Pussy Riot, condamnée à deux ans de camp de travail en 2012.

de l'université de Saint-Petersbourg. La mobilisation, sans précédent, contraint le pouvoir russe à rouvrir l'Université européenne.

L'action cash. Organiser un rassemblement en Russie est un combat, Voïna choisit donc l'espace public pour se faire entendre. Philosophes et artistes, ils ne succombent pourtant pas à l'intellectualisme, vecteur d'inégalités. Le message doit être compréhensible par tous. Lancer des chats affamés dans un MacDo, simuler une partouze dans le Musée national de biologie à la veille de l'investiture de Medvedev pour véhiculer le message « on se fait tous baiser », organiser un banquet dans le métro à l'attention des usagers, retourner des voitures de police pour dénoncer la corruption des forces de l'ordre, brûler un fourgon en hommage aux prisonniers politiques, ou s'introduire un poulet dans le vagin pour le voler, sont autant d'actions coup de poing – et filmées – que certains jugeront violentes, voire vulgaires, pour protester contre « un Etat fascisant ». L'artiste a un rôle politique et, au-delà du spectacle, Voïna prouve ainsi l'étendue de sa réflexion et de son engagement.

«La bite prisonnière du FSB», les services secrets russes, est leur chef-d'oeuvre. Un immense pénis tagué le 14 juin 2010 sur le pont qui se lève en face de l'ancien KGB et qui sépare les quartiers populaires du centre bourgeois. À Paris, les cartes postales sont ornées de la Tour Eiffel, à Saint-Petersbourg, ce sont les ponts basculant que l'on y retrouve. C'est dire la charge symbolique d'un tel acte. Qu'il a fallu minutieusement préparer avec l'aide de sympathisants pour assurer la perturbation de la circulation et la diversion des gardes. Comble du cynisme, le 8 avril 2011, le prix officiel de l'« Innovation » artistique patronné par le ministère de la Culture de la Fédération de Russie a été décerné à ce projet. Un prix, qu'ils ne sont pas venus chercher, mais doté d'une somme de 6 600 euros que Voïna a illico transférée à des organismes de soutien aux droits de l'homme.

● EMMANUELLE DREYFUS

ENTRETIEN AVEC ARTHUR LARRUE, ENSEIGNANT À L'UNIVERSITÉ HERZEN, SAINT-PETERSBOURG

«L'art de Guerre consiste à réveiller les morts»

Par hasard, Arthur Larrue a vécu 91 jours avec des membres de Voïna. Il explique ici leur combat.

Stradda : Dans votre livre « Partir en guerre »¹, vous avez décidé d'utiliser la traduction française de Voïna, « guerre », pour parler d'eux, pourquoi ?
Arthur Larrue : Parce qu'ils ne sont pas exotiques, parce qu'Oleg ne roule pas en troïka (voiture attelée à trois chevaux, ndlr), qu'il ne porte pas de chapka (chapeau typique, ndlr), et que le lecteur français devait entendre ce mot, « Guerre », dans toute sa force. Je suis le premier et le seul à les appeler par leur nom. Pourquoi ?

Quelle est leur philosophie ?

A.L. : Une philosophie de l'histoire. Guerre œuvre pour demain. Ils entendent réveiller par leurs actions un peuple noyé dans l'apathie, le marasme civil, le banditisme politique, ce que je nomme « la Peur », en se sacrifiant. Les membres du collectif sont étonnamment progressistes.

A force de vivre traqués, ne perdent-ils pas un peu pied ?

A.L. : Leur mode de vie a indubitablement engendré chez eux une sorte de paranoïa due à l'espionnage systématique dont ils sont les sujets et aux violences policières dont ils ont été victimes.

Vous écrivez « Guerre avait moqué le cœur de la maladie russe ». De quel mal parlez-vous ?

A.L. : D'une atteinte proche de la maladie du sommeil que provoque la mouche tsé-tsé. Je recommande le roman « Oblomov » de Gontcharov pour saisir ce trait : un homme trouve la vie vaine et ennuyeuse, il préfère dormir. Mon roman se passe la nuit pour cette raison, et il se clôt sur un sommeil : « Pourvu qu'il ne se réveille pas. Pourvu qu'il ne se réveille pas. » L'art de Guerre consiste à réveiller les morts. Pétersbourg étant une ville de morts.

Avez-vous été le témoin de leurs actions, comment s'organisent-elles ?

A.L. : Non, je n'ai vu aucune action marquante. Je ne suis pas un membre de Guerre. Chaque action est très minutieusement préparée, rien n'est laissé au hasard puisqu'il s'agit de montrer. L'art est toujours cela : être vu, lu, montré. Koza (Natalia Sokol) est le maître d'œuvre, Leonid le caporal, Oleg l'inspirateur, Caspar² le dédicataire (la Russie de demain).

Comment est perçu Voïna en Russie : artistes ou brigands ?

Et eux comment se voient-ils ?

A.L. : Ils sont considérés comme des voleurs, ce qu'ils sont et ce qu'ils assument être, mais, à la différence des autres voleurs, ils n'en tirent aucun bénéfice personnel. La majorité des Russes s'arrêtent au vol pour ne pas regarder le reste. C'est l'une des solitudes les plus touchantes de Guerre, ils prêchent à des sourds.

Qu'ont-ils pensé de votre livre et où en sont-ils actuellement ?

A.L. : Ils vivent dans les mêmes conditions que celles décrites dans mon livre (la clandestinité, ndlr). Mon livre leur plaît énormément parce qu'ils n'avaient jamais été le sujet d'un poème. ● PROPOS RECUEILLIS PAR E. D.

<http://fr.free-voïna.org>

1. « Partir en guerre », Arthur Larrue, éditions Allia, 2013.

2. Caspar, le fils d'Oleg et Natalia.